

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 67 (1928)
Heft: 36

Artikel: La soif
Autor: Schabzigre, Aimé
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-222043>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

l'Agence de publicité **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES
30 cent. la ligne où son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



ONNA NOVALLA SORTA DE TRUFFE

(Patois de Servion).

LOU père Bargagne avâi élèvà prau felhiè et prau valet, et à foçe égrâtâ l'a pu mettrè otîè dè côté. Le s'occupâvè avoué sè valet à plliantâ dâi truffé. Ein avâi dé toté lè sortè : dâi rodzè, dâi bliiantzè, dâi rodzè-bliiantzè, dâi dzaunè, é onna sorta que ne l'âi avâi qu'à frottâ la pila avoué lou bourelion po la freacaci. Cein lâi apportâve gros.

On dzo que Bargagne étâi mô fottu, ie dit à son vezin Bordon :

— Sé pas que i'é su usâ, l'âmèrè reindzi mé zaffèrè dévant dé parti pô l'autrou mondou câ ne voudri pas que lé fellhiè quant quittâ l'hotè astout frou dé l'écolâ, po pouâi portâ dâi courtè tièttè et dâi grand tsaussion, vignant apri ma mô dépelhi lau frârè ; mâ né pa lou tot, ne sé pas à cò faut m'adressi.

Bordon reflèchè on momein, et lâi dit :

— Té faut fèrè atteinchon, cein l'è prau délica ; t'a oncora lou fisque que guegniè pé lou perte de la serraille. Eh bien ! pô que ne lâi aussé rein à cresenâ, té faut allâ vé lou notèrou Pellau ; lin à min à li po imbroulhi et débroulhi lé z'affèrè !

— Eh bin ! crâion que te mè baillè on bon soncet ; lâi vu écrié dé veni à la mézon po que vâiè li-mimô cé qu'èin est.

Quouquie dzo apri, lou notèrou arrevè tsi Bargagne avoué on cha à pan dézo lou bré plliein de paperassè ; s'esplicquon on momein et quar d'haurâ apri tot iré reindzi au picolon.

Bargagne qu'amâvè payi sè dettè, passé quocq' tein apri au bureau.

— Bin lou bondzo, Monchu Pellau, vigno po raillâ voutré z'écrotourè ! que dit !

— Oh, cé ne pressâvè pas, falliai pâ venî espret, setâ-vo on momein pédeint que fé la nota.

Lou notèrou preind onna folhie dè papâ que lhité dein onn' espèce d'étâu et sè met à taquena dâi duvè man. Bargagne qu'avâi jamé iu 'na machine à écrire, sé dit ein li-mimou : « A-te que onna bounna einvéchon, on arâ pas mé fauta d'èinvouyî lé zeinfant à l'écolâ ».

Mâ n'è pas lou tot. Quand Bargagne eut liai sa nota, étâi po tzezi dâo gros mô. Ie sô onna péubliâ que détortoiillié d'on demi tô, la voudiè su la trabliâ et sè met à contâ, manquâvè 6 picè, et restâvè pas po bârè quartetta.

Tot grindzo, Bargagne voitè lou notèrou on bocon dé travè ein lâi dezin :

— Ditè-vâi, Monchu Pellau, on dit que z'itè on tot bon pô tsanta la bassa, mâ cé ne vo gravè pa dé fèrè lè notè hiauté !

D'onna grocha voix, lou notèrou dit que n'è pas sa fauta.

— L'è noutron tarif ! que lâi fâ.

Bargagne tot peneu, lâi vint on idée. Ie dit au notèrou :

— Prau su que vo zatsetadé dâi truffé po sti l'hivè ! Vo mè fâra serviçou dè m'èin preindrè po cé que vo rédâvou !

— Oh ! su bin daccò, amenâ-lè quand vo vouldra !

Lou lèdèman Bagagne arrevé au bureau avoué on satset dé truffé pas pllie gros que 'na bedjua, et que pouzè su la trabliâ ein dezin :

— Vaitzé voutré truffé !

Lou notèrou voèttivè ci satset !

— E-te tot cein que vo zamena po lè 6 picè que vo mè rédâté ?

— Ah, oi, que lâi fâ, l'è 'na sorta qu'on ne baillè pas à tot lou mondou ; lè faut medzî tso pou. On lau dit dâi tarif !

C. dau Dzorât.

RETRAITE

Mon cher vieux,

Tu me demandes de mes nouvelles, ce que je deviens, comment ça va : il y a, en effet, longtemps qu'on n'a pas eu l'occasion de se serrer la rame et je te remercie cordialement de te souvenir de moi. Voilà deux ans que j'ai pris ma retraite. La santé est bonne, l'appétit se maintient. Comme disait l'autre, je bois sans lunettes et je lis sans tamiser. Evidemment, ça va. Mais, ce n'est pas l'idéal.

Je me figurais qu'avec le 70 % de mon traitement, je ne manquerais pas d'avoir une petite vie de coq en pâte. Se lever quand on veut, sortir quand ça vous chante, ne plus avoir derrière soi un patron qui vous regarde de travers et trouve que vous n'en faites jamais assez ; bref ! être en vacances toute l'année, évidemment, c'était l'idéal. Veux-tu que je te dise mon sentiment ? en bon copain ? après expérience faite ? Ce n'est pas l'idéal du tout.

Pour que ce soit l'idéal, il faudrait toucher, non du 70 %, mais du 200.

Ça va bien les premiers temps de ne rien faire, d'aller regarder passer le train ou le bateau à vapeur. On se paie bien de temps en temps une petite sortie ; mais ça ne vaut pas nos jambes de vingt ans. Quand tu es descendu du train, que tu as fait un tour, regardé les magasins, partagé un demi avec ta bourgeoise, tes vieilles jambes te font asseoir sur un banc pour regarder passer le bateau en attendant le train. Tu le sais, les trains sont abominablement chers. Maintenant qu'on a le temps, il faudrait, par exemple, à Bâle, aller voir les singes ou les éléphants, à Lucerne le Pilate et le Grutli et à St-Moritz les bobines des milliardaires. Des dattes ! Avec notre 70 % évidemment, c'est impossible.

Trouves-tu que ce soit juste ?

Quand on a toute sa vie, par son travail et sa bonne conduite, concouru à la prospérité générale, on devrait avoir le parcours gratuit sur les trains, les trams, les bateaux. Qu'est-ce que ça les gênerait de transporter gratuitement les retraités ? Dans le tas, ça ne s'y connaîtrait pas du tout.

Il en faudrait parler à M. Graber ou à M. Grimm, ça vrai, vieux ?

C'est les soirées, surtout, qui n'en finissent pas. Je vais bien de temps en temps, faire un yass avec les amis ; mais c'est toujours la même histoire. Et ça coûte ! On n'a pas le vin gratis. Ce qu'il faudrait, c'est libre entrée au théâtre ou au cinéma. Ce serait bien le moins, quand on a honnêtement payé sa place pendant quarante ans.

J'admire ma femme. Jamais elle ne s'ennuie. Elle se trouve parfaitement heureuse. Elle a sans

cesse une chemisette à coudre ou des chaussettes à tricoter pour le dernier de ses petits-enfants. Quand chaussons et chemisettes sont finis, la voilà après un bonnet ou une culotte. J'enrage parfois de ne pas savoir tricoter ; ça m'occuperait. Mais c'est trop tard pour apprendre.

En attendant de tes nouvelles, je te la serre cordialement.

Ton vieux C. Y.-C.

Ces enfants ! — M. Toto montre un amour très modéré pour l'étude.

Son père use de tous les moyens pour le corriger, mais en vain.

Il essaye de l'amour-propre.

— Toto, quel est le plus paresseux de ta classe ? fait le papa avec un regard sévère.

— Sais pas... répond Toto d'un ton parfaitement convaincu.

— Comment, tu n'en connais pas un qui ne fait rien tandis que tout le monde travaille, et qui regarde tout autour de lui, alors que tous les autres ont le nez baissé sur leur livre ?

— Ah ! si, je sais qui c'est.

— Qui est-ce ?

— C'est le professeur.

LA SOIF

BON, je n'y tiens plus ! s'écria d'une voix rauque Ulysse Delafontaine en s'escrimant à grimper la pente assez raide d'une des belles cimes des Ormonts. Sa femme et ses deux fils, qui le précédaient de quelques pas, s'arrêtèrent pour lui demander le motif de son exclamation impulsive.

— J'ai la gorge desséchée à éclater et l'estomac me brûle affreusement. Avec cela plus rien à boire !

De sa vie, le pauvre homme n'avait subi un tel martyre. Lui, l'ébéniste d'X... qui se vantait au village de se laver la gorge régulièrement quatre à cinq fois par jour avec un verre de vin d'Yvorne — de sa propre vigne — pour débarrasser les voies respiratoires de la poussière que la scie ou le rabot s'avisait d'y chasser, non jamais, il ne s'était senti aussi impuissant à satisfaire un besoin à ce degré impérieux.

Levée avant le soleil, la famille Delafontaine avait profité de la fraîcheur relative d'un beau matin de l'été éblouissant et chaud à l'excès pour quitter la plaine du Rhône et s'élever tout d'une haleine à une altitude de plus de 1500 m. ; mais le but était encore éloigné, puisque le sommet à atteindre trônait dans les nues à près de 2100 m.

Alors que des clochers de la vallée venait de monter le faible écho de la sonnerie dominicale de dix heures, Ulysse Delafontaine ne put résister aux sollicitudes de son estomac évidé. Du reste, l'habitude de prendre les « dix heures » s'était muée chez lui à la longue en un rite quasi sacré que rien n'eût pu faire dévier. Baigné de sueur, il se laissa choir avec un profond soupir de soulagement sur un moelleux tapis de mousse recouvrant le sol de la forêt. On ouvrit les sacs de montagne, puis prétextant la nécessité absolue de se refaire les forces gravement ébréchées par tant d'efforts, Delafontaine déclara qu'un simple picotin ne lui suffisait point, mais qu'il était temps de prendre le dîner au complet, la digestion devant être plus facile à ces heures et en ce lieu qu'au gros du jour, sur un sommet complètement nu et dépourvu d'ombrage. Sitôt dit, sitôt fait.

Une bouteille d'un capiteux vin rouge vint mettre

d'appétissants reflets grenats sur les tranches de rôti de veau et sur la savoureuse salade aux pommes de terre préparée avec un soin spécial par la maîtresse de maison.

A 11 heures sonnées, toute la famille se remit en route après s'être copieusement lestée. Delafontaine, dont le nom — un effet comique des fantaisies d'un sort facétieux — n'avait pas peu contribué à lui faire prendre en grippe toutes les fontaines du pays et leurs eaux rafraîchissantes, ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avait été imprudent en s'abandonnant trop tôt aux plaisirs de la bouche. Une lassitude fâcheuse enveloppait maintenant ses membres. Les rayons verticaux d'un soleil de midi dans un ciel sans nuage et sans brise avaient allumé un foyer ardent dans son estomac échauffé où le vin absorbé libéralement sous les sapins travaillait comme s'il avait voulu fermenter à nouveau. Des gouttes de sueur tombaient avec abondance du front de notre bonhomme, arrosant les pierres brûlantes du sentier. Mais, malgré tout, le feu extérieur n'était rien auprès de la fièvre intérieure qui, elle, loin de produire quelque humidité, tarissait les sources mêmes de la salive et du suc gastrique. Dans sa détresse, Delafontaine avait essayé de mâcher des herbes sèches, des tiges de quelques fleurs éparses dans les pâturages, mais aucune de ces tentatives ne lui apporta le soulagement désiré. C'est alors qu'à bout de souffle, il poussa son cri de désespoir : « Je n'y tiens plus ». Sa femme et ses fils s'empressèrent autour de lui cherchant à le calmer en le faisant asseoir. Après avoir exhalé autant de soupirs que de désirs, Ulysse Delafontaine tira un cigare de sa poche et voulut le fumer. Au bout de cinq minutes, il le jeta avec dégoût, la soif ayant encore augmenté. En considérant le regard sauvage et la figure toute rouge de son malheureux conjoint, Mme Delafontaine se souvint avec terreur que les chiens contractent la rage quand l'eau leur manque et, toute craintive, elle se mit dès lors à observer son mari en tremblant. Les deux fils qui souffraient de la soif, eux aussi, quoique à un degré moindre, proposèrent de se mettre à la recherche d'un chalet dans l'espoir de découvrir une fontaine. Pour la première fois de sa vie, leur père se sentit ragaillard par la seule énonciation de cet objet si souvent méprisé. La vision paradisiaque d'une fontaine avec eau courante, fraîche et limpide, le remit sur jambes. Ah ! que n'eût-il donné pour pouvoir se désaltérer sans plus de retard à une source pareille !

Il revoyait en pensée toutes les fontaines du village avec leur eau cristalline et abondante. Son imagination avivée par la fièvre faisait résonner très distinctement à ses oreilles le gazouillement discret et régulier de l'eau tombant dans le bassin de granit rempli jusqu'au bord. Ce bruit, qui semblait vouloir le narguer, travaillait ses entrailles exaspérées et le rendait presque fou. Il se détourna de ce tableau rappelant les supplices de Tantale et comprit pourquoi l'homme se représente l'Enfer sous les dehors d'un brasier ardent où les âmes perdues endurent les pires tortures. Mourir de faim n'est pas un sort enviable, mais mourir de soif est une chose affreuse. Ulysse Delafontaine considéra d'un œil abattu cette rocaille qui l'entourait et qui réverbérait sans aucune pitié les rayons d'un soleil au zénith. Ici, sur la montagne, la sécheresse durait aussi depuis six semaines ; elle avait tari les sources peu profondes du sommet. Les lits des ruisseaux ne contenaient plus trace du liquide précieux et l'œil cherchait en vain la façade brunie d'un chalet hospitalier. Où donc découvrir, dans de telles conditions, le moyen de se désaltérer ? L'incertitude que Delafontaine éprouvait à cet égard augmentait sa souffrance. Il avait repris la marche, mais il allait sans conviction, la tête basse, silencieux, ce qui ne faisait qu'augmenter l'inquiétude de sa bonne femme, elle qui lui reprochait si souvent d'être un incorrigible bavard. Tout à coup, les deux fils qui avaient pris les devants et dont la silhouette se détachait au haut d'une arête de rochers crièrent de toute la force de leurs jeunes poumons qu'ils apercevaient un chalet dans un enfoncement rapproché. Mû par un ressort invi-

sible, Delafontaine releva la tête comme un cerf qui flaire l'eau et, ne mesurant plus ses pas, il précipita sa démarche autant que la forte pente du terrain le permettait. Essoufflé, le cœur en palpitations, il arriva couvert de transpiration au chalet malheureusement inhabité à cette époque de l'année. Profondément déçu, il allait se répandre en jurons énergiques, quand l'aîné de ses garçons vint annoncer triomphalement qu'une fontaine se trouvait derrière le chalet. Ulysse Delafontaine y courut, l'œil en feu, la bouche grande ouverte et la face épanouie. Mais, attendu que seul un filet excessivement mince s'échappait du goulot, notre bonhomme préféra s'agenouiller — ce geste était-il peut-être aussi un signe de reconnaissance — devant le bassin de bois tout moussu, puis le nez dans l'eau, il aspira à grandes gorgées ce liquide délicieux, quoique parfaitement tiède et qu'il eût considéré, en d'autres circonstances, comme éœurant et imbuvable. Sa femme, enfin débarrassée de ses graves préoccupations, lui fit en riant :

— Maintenant, Ulysse, souviens-toi que dans la vie il ne faut jamais dire : « Fontaine, je ne boirai pas de ton eau ».

Aimé Schabzigre.

J'AI UN PIANO QUI...

Distingué Conteur Vaudois,

VOUS n'êtes pas sans avoir entendu parler de cet étrange meuble, qui ne rend aucun service en tant que meuble, et qui tient beaucoup de place dans nos maisons — Dieu merci ! pas dans la mienne — et qu'on appelle piano, si j'ose m'exprimer ainsi. Je demeure surpris que des esprits pratiques, obligés d'en encombrer leur domicile — par des raisons de condescendance pour des personnes possédées de l'incompréhensible manie de tapoter sur les petites dents blanches et noires qui constituent la mâchoire du monstre — que des esprits pratiques, dis-je, n'aient pas encore songé à utiliser du moins la caisse du susdit meuble.

Descendant un instant des hautes régions de la science, des pics altiers sur lesquels nous asseyons nos vastes pensées, le front dans les nuages et les oreilles fermées aux vains bruits de la foule banale, j'ai projeté quelques petites transformations et adaptations des plus avantageuses, que je veux aujourd'hui vous soumettre. Je propose de créer :

1° Le piano-poêle mobile, caisse en aluminium, le métal de l'avenir, léger, résistant, propre et agréable à l'œil, doublure en tôle, réservoir d'eau chaude, sécurité absolue. Quand il y a par hasard accumulation d'oxyde de carbone, le piano joue des gammes tout seul.

2° Le piano-fourneau de cuisine pour petits ménages. Un tiroir à pousser et, sur l'instrument transformé, l'instrumentiste fait chauffer son café ou cuire un morceau de bifteck sans même interrompre celui de musique.

3° Le piano-lit démontable et remontable. Caisse en bois contenant dans le jour deux matelas roulés, un traversin et un édredon, et s'allongeant le soir — la table d'harmonie formant sommier élastique.

4° Le piano-baignoire, avec fourneau chauffebains, très simple accommodation.

5° Le piano-aquarium et jardinière pour l'ornement des salons, etc., etc.

Ce sont là quelques petites adaptations ; on en peut faire bien d'autres. Si, par hasard, vous possédez chez vous le fatal objet, je me chargerai volontiers de vous l'améliorer de façon à lui faire rendre quelques services en compensation de ses sévices.

Entièrement à votre disposition, etc.

Theodore Asenbrouck.

SYSTEME D

AU début de la campagne de 1914, la mode militaire, pour des raisons d'ordre tactique, subit de profondes modifications. Les couleurs voyantes, qui donnaient aux uniformes tant de coquetterie et d'éclat, furent partout remplacées par des teintes sombres et ternes. Ainsi, le bleu horizon prit la place du

rouge garance et le feldgrau fut substitué, dans nos milices, aux draps bleus ou verts et aux cols écarlates. Pour supprimer le brillant des aciers polis, le scintillement des métaux, l'ordre fut donné, dans l'armée, de noircir les fourreaux de sabres et les gamelles.

Dans une compagnie d'infanterie stationnée sur les bords de la verte Sarine, les instructions relatives au vernissage étaient arrivées au quartier. L'unité touchait à cet effet une solution qui devait être appliquée au moyen de pinceaux ou de toute autre façon utile sur les effets à badiageonner.

Le sergent-major rassembla ses « guides de droite » avec lesquels il tint un petit comité consultatif sur la meilleure manière de procéder. Le cas était embarrassant, car l'on manquait de pinceaux.

— Ça serait plus facile si nous étions dans la cavalerie, remarqua le sergent M., nous pourrions alors employer avec profit le plumet du képi !

— Il y a bien les pinceaux à barbe qu'on pour-rait réquisitionner, hasarda le sergent C.

— J'ai une idée, s'écria tout à coup le serre-file de la deuxième section, un pince-sans-rire s'il en fut.

— Laquelle ?

— Suivez mon raisonnement, poursuivit le sergent A le plus sérieusement du monde ; il y a beaucoup de cochons dans les fermes où nous sommes cantonnés...

Le sergent-major et ses camarades ouvrirent de gros yeux.

— Je ne vois pas le rapport... objecta le premier.

— Pardon, continua A, nul de vous n'ignore que ces sympathiques animaux sont abondamment pourvus de soies et qu'au moyen de ces poils providentiels, il est facile de confectionner ce qui nous manque.

— Idée géniale !

Tout le monde applaudit.

— Et comment pensez-vous procéder ? interrogea le sergent-major.

— Donnez-moi une demi-journée et je me charge de faire le nécessaire, répondit le rusé sergent ; laissez en outre à ma disposition un groupe de soldats que je choisirai moi-même parmi les plus éveillés et confiez-moi encore la tondeuse de la compagnie. C'est tout !

Aussitôt dit, aussitôt fait.

Pendant que la troupe s'exerçait au pas cadencé et au maniement de l'arme dans les environs, A, secondé par une équipe triée sur le volet, commençait les opérations dans la cour de la ferme. Un homme de lettres et un bachelier en théologie maîtrisaient la laie pendant qu'un coiffeur maniait la tondeuse ; un peintre en bâtiment était chargé de confectionner les pinceaux ; un droguiste et un fabricant de savon étaient proposés au vernissage ; un étudiant en droit versait à boire et le sergent fumait sa pipe en surveillant le tout. Les gens de la maison que ce spectacle avait mis de fort bonne humeur, soulignaient de leurs exclamations amusées les péripéties burlesques de la tonte parmi les grognements protestataires des patients.

Mais... les soies non dégraissées ne retenaient pas la matière colorante et il fallut, en désespoir de cause, renoncer au procédé.

Pour activer, solution plus simple et plus rationnelle, les gamelles furent plongées tour à tour dans le récipient et un résultat tangible vint couronner les efforts des « détachés ».

A l'appel principal, le sergent A reçut des félicitations pour son esprit d'initiative et ses subordonnés applaudirent intérieurement en songeant au divertissement peu banal qui leur avait été offert.

C'est le cas de dire qu'au service militaire, il y a toujours quelque chose à apprendre.

Alphonse Mex.

En classe. — Combien de grammes dans un kilo — Neuf cents.

— C'est une vergogne que le fils d'un épiciers ne sache pas combien de grammes contient un kilo.

— C'est précisément pour cela que je sais que le kilo ne fait que neuf cents grammes.